

ÉTÉ 1911 : Ludwig rencontre Francesca

En 1911, Ludwig a 25 ans. Originaire de Molsheim, il vit à Strasbourg, alors ville allemande, et transporte de riches touristes en Suisse ou sur la French Riviera au volant de sa rutilante Lorraine-Dietrich.

Grand, les yeux bleu acier, le teint halé par ses nombreux voyages, toujours impeccablement habillé à la dernière mode, il a de nombreuses aventures sentimentales.

Au début de la terrible canicule de l'été 1911, Ludwig est à Paris où il a conduit un industriel alsacien et ses nombreuses malles de tissus.

Lors d'un déjeuner avec le sculpteur Rembrandt BUGATTI, le frère de son ami Ettore, il rencontre une jeune italienne, Francesca qui suit des cours aux beaux-arts.

La jeune fille aux cheveux bruns et bouclés et aux yeux de braise a une silhouette élancée et très sensuelle, qu'elle n'est pas avare d'accentuer par sa démarche.

Fille d'une riche famille milanaise, elle a alors 20 ans et est courtisée par tous les peintres de Montmartre pour servir de modèle. Elle est très libre et a adopté la nouvelle mode où les jeunes femmes ne portent plus de corsets. Il lui arrive même de braver l'interdit et de porter la jupe culotte du couturier Paul POIRIER.

Elle habite un petit appartement en haut de la rue Lepic dans ce quartier où vivent artistes, peintres, poètes ou actrices.

Son père a exigé du propriétaire qu'il l'autorise à installer une salle de bains équipée d'un moderne chauffe-eau au gaz, équipement alors rare dans la capitale française, ce que le brave homme a immédiatement accepté, son bien étant ainsi valorisé sans frais !

Quelques jours plus tard, Ludwig croise Francesca au « Cabaret de la Belle Poule » où APOLLINAIRE qui avait été accusé du vol de la Joconde et emprisonné, fêtait sa libération.

L'absinthe coule à flot et dans la chaleur étouffante du cabaret, la jolie Francesca offre à Ludwig un décolleté vertigineux et sous la table a remonté

sa jupe au-dessus des genoux, la main gauche de son compagnon s'enhardissant de plus en plus jusqu'à ce qu'elle lui murmure en se mordant les lèvres, de la raccompagner rue Lepic.

Après un long et sensuel baiser devant la porte de la chambre à coucher, ils se retrouvent nus sur le grand lit, et alors qu'un léger vent du petit matin caresse leurs corps en sueur et rend l'air un peu plus respirable, ils deviennent amants.

Ludwig s'installe très vite chez Francesca et ils côtoient les artistes qui se retrouvent les nuits parisiennes à Montmartre, au Moulin de la Galette ou au Moulin Rouge.

Tôt le matin, avant que la chaleur ne devienne suffocante, Ludwig aime monter au sommet de la colline pour voir évoluer le chantier du Sacré Cœur. Avant de rejoindre l'appartement il s'arrête en général à la boulangerie à l'angle de la rue Coustou et prend un café à côté « A la Croix Blanche » en contemplant les fresques de céramique de Gilardoni posées l'an dernier puis passe devant le cabaret de la « Vache Enragée » d'où les effluves de la nuit passée s'échappent par la porte ouverte.

La canicule est insupportable et Le Figaro relate qu'elle s'est abattue sur toute l'Europe.

Le seul endroit (qui plus est doté de Palaces offrant une vie mondaine ...), où il reste agréable de vivre est Saint Moritz en Suisse.

Francesca devant retourner à Milan pour passer l'été chez ses parents, il lui propose de rentrer avec lui à Strasbourg d'où il la conduira à Milan via la Suisse en passant quelques jours ensemble à Saint Moritz.

Hans Badrutt, qui vient d'agrandir le Palace Hôtel, lui a confirmé que la température à Saint Moritz est très agréable.

Ludwig et Francesca ont rendez-vous à la « Boîte à bille », anciennement chez la « Mère Catherine » à Montmartre où ils dînent de quelques savoureuses pièces de bœuf bien arrosées de vin de bourgogne.

Ensuite, ils décident de poursuivre la soirée au « Lapin Agile » où Picasso et Utrillo étaient en train de refaire le monde.

À une table voisine, quatre jeunes parisiens parlent de politique et évoquent l'Alsace en se référant aux idées de Jean- Jacques Waltz dit Hansi, champion de la francophilie, qui, dans ses caricatures du professeur Knatschké, donne une image dans un monde d'hyper-patriotes où les nationalismes s'affrontent, et avancent des idées revanchardes pour reprendre la province perdue et la rendre à la France.

Ludwig, bien que Francophile, dans une boutade, lâche que l'alsacien se devait d'être méfiant tant de Paris que de Berlin...et se fait traiter de « boche » par l'un des freluquets.

L'absinthe aidant, le « lapin agile » se transforme en un instant en un ring de boxe et en entendant la maréchaussée rappliquer, Ludwig et Francesca se pressent de trouver refuge rue Lepic où la nuit se poursuit, loin de la politique et du sort de la province perdue.

SUR LA ROUTE DE STRASBOURG

Ludwig se lève à l'aube pour effectuer les vérifications et réglages nécessaires avant le départ, Francesca le rejoint et ils prennent la route de Strasbourg en passant par Nancy, Saint Dié, le Col de Sainte Marie aux Mines et Sélestat.

Dans les cols vosgiens, la Lorraine-Dietrich déjà éprouvée par cette forte chaleur, doit, comme ses occupants, être ravitaillée en eau fraîche et en arrivant au col, ils s'arrêtent à l'auberge côté français derrière le bus qui relie Saint Die à Sainte Marie aux Mines.

Marcel sort de l'auberge Rivot, salue Ludwig et Francesca et rejoint son autobus dont les passagers ont terminé leurs formalités allégées pour entrer en Allemagne.

Il fait le tour de son bus, tape dans les roues, vérifie le câble actionnant les freins et comme à chaque fois qu'il va entamer la descente du col de Sainte Marie aux Mines, son poulx s'accélère.

Les freins à câbles actionnés par un levier se bloquent souvent sur les pavés mouillés faisant dérapier le lourd véhicule. Il faut doser habilement la pression sur le levier tout en reprenant le volant des deux mains dans les virages serrés. Il vaut mieux compter sur le frein moteur en espérant ne pas rater une vitesse comme l'an dernier.

Marcel s'installe derrière le volant, descend une bonne rasade de mirabelle de contrebande, bloque le levier de vitesse avec son genou droit, le frein à main sur le troisième cran et tient fermement le volant pendant que les quatre sœurs de la Divine Providence se signent.

Ludwig et Francesca présentent à leur tour les documents demandés par le douanier allemand, qui dans un fort accent prussien pose une question à Francesca, laquelle d'un regard le fait rougir et bégayer de passer sans autre question.

Moins d'un kilomètre après le début de la descente, Marcel rétrograde en deuxième après un parfait double pédalage, et au moment où il lâche l'embrayage, un fort claquement se fait entendre, suivi d'une montée en régime du moteur.

La chaîne de transmission vient de sauter.

Le lourd véhicule prend de la vitesse malgré le frein à main rapidement serré à fond.

Marcel connaît chaque mètre de cette route, il sait qu'après le léger virage à gauche, un chemin de débardage monte dans la forêt, à gauche de la route et lui permettra de ralentir et arrêter le véhicule.

Ludwig, qui allait doubler le bus, se rabat et laisse une distance de sécurité avec lui.

Moins d'une minute après, le lourd véhicule s'engouffre dans le chemin, soulevant un nuage de poussière et s'arrête un peu plus haut.

Tout le monde va bien, et Marcel lui demande s'il peut le descendre jusqu'en bas du col pendant que les passagers commenceront à descendre à pied, les bagages seront cherchés plus tard.

Ils déposent Marcel au garage du bas du col et poursuivent leur route . Arrivés à Strasbourg, et se rendent à la Krutenau où Ludwig a conservé l'usage de l'appartement du premier étage d'une maison familiale. Éreintés par ce voyage et la chaleur, ils se contentent de quelques charcuteries alsaciennes à l'auberge en face de la maison, de deux (ou trois) bières et vont se coucher.

Le lendemain Ludwig fait visiter Strasbourg à Francesca.

Des immeubles cossus avec eau chaude et chauffage ont été construits avenue des Vosges et de la Forêt Noire. Beaucoup sont habités par des hauts fonctionnaires allemands, les« Altdeutsche ».

La plupart des maisons du centre-ville, autour de la cathédrale ont été crépies, les colombages faisant trop "village".

La vieille ville est très animée, il y a actuellement plus de 600 bistrotts souvent fréquentés par les étudiants et de nombreux concerts sont programmés cet été, la mode est aux jardins-concerts au Tivoli, aux Contades, à la Robertsau où au jardin de l'orangerie.

Les commerces du centre sont très bien achalandés et les nouveaux grands magasins, tels que « Waarenhaus M KNOFF » rue des Grandes Arcades sont pris d'assaut par les Strasbourgeoises, mais Francesca se moque gentiment de la taille de ces magasins par rapport à Paris, et de la mode très sage des bourgeoises catholiques ou luthériennes.

Ils font une promenade romantique dans le pittoresque jardin de l'Orangerie et une balade en barque sur le lac près du petit zoo et en fin d'après-midi se rendent au centre-ville où Francesca est émerveillée par la magnifique cathédrale. Ils se dirigent ensuite vers la winstub « le lohkä » dans le quartier de la « Petite France ».

Francesca demande à Ludwig pourquoi ce quartier se nomme ainsi. Il lui explique qu'au 16ème siècle il y a eu une grosse épidémie de petite vérole et la création d'un hospice pour y isoler les malades. Les Strasbourgeois, qui pensaient que ce mal était venu de France,

surnommèrent alors ce quartier « Petite France »...cette explication amuse beaucoup Francesca !

Le soir, ils vont dîner à la maison Kammerzell, à côté de la majestueuse cathédrale.

Francesca ne souhaitant pas passer une deuxième nuit dans le petit appartement familial, ils rejoignent le confortable hôtel de la Maison Rouge, à deux pas de la Cathédrale, place Kléber.

Francesca s'attarde dans la salle de bain de la chambre tandis que Ludwig fume un cigare à la fenêtre en contemplant cette belle place endormie.

Elle sort totalement nue de la salle de bain et s'allonge dans le grand lit dans une position des plus sensuelles à laquelle Ludwig ne résistera pas plus de trois minutes.

Le lendemain matin, ils descendent prendre un copieux petit déjeuner, et les bagages, qui semblent s'être multipliés durant la nuit, sont descendus au garage par le portier.

Le gros moteur de la Lorraine-Dietrich démarre au premier coup de manivelle, et Ludwig slalome entre les livreurs en charrettes pour sortir de la ville.

SAINT MORITZ ET MILAN

Sur la route vers l'Italie, la berline file à pleine vitesse après Colmar, ils passent la frontière suisse sans que les douaniers s'interrogent sur les passeports allemand et italien, traversent la ville de Bâle en longeant le Rhin, et arrivent en fin d'après-midi à leur étape, l'auberge Gasthof Hirschen, qui se trouve dans la pittoresque petite ville d'Eglisau, située sur les rives du Rhin à proximité de Zurich.

Après avoir enlevé leurs vêtements de voyage couverts d'une épaisse couche de poussière, ils savourent la relative fraîcheur de cet endroit bucolique et utilisent avec un plaisir non dissimulé les modernes baignoires à eau chaude de l'établissement.

Le dîner, sans être gastronomique, est délicieusement préparé par l'aubergiste et Francesca et Ludwig trouvent le lit bien grand par rapport à celui de la chambre rue Lepic à Paris.

De bon matin, ils reprennent la route pour Saint Moritz.

Juste avant d'arriver à leur destination, ils traversent l'Engadine aux paysages merveilleux. Alors qu'il pousse la seconde dans un petit col, il se souvient d'une anecdote qu'il raconte à Francesca. Il avait convoyé des alpinistes anglais jusqu'à Zermatt où ils devaient escalader le mont Cervin. En rejoignant Martigny, il avait pris le col du grand Saint Bernard et à quelques kilomètres du sommet s'était fait arrêter par la gendarmerie suisse. Pour finir l'ascension du col, les automobiles devaient être tractées par des chevaux de trait pour ne pas effrayer les mulets !

L'endroit est idyllique... un îlot de vie mondaine dans l'austère suisse luthérienne.

Ludwig gare la Lorraine-Dietrich devant le Palace Hôtel et ils rejoignent leur chambre, vue somptueuse sur le lac et canicule oubliée. « Durant cet été 1911 le seul endroit où la température est agréable » remarque Francesca reprenant les termes du Figaro...

La moitié de la noblesse anglaise séjourne en ce moment dans les palaces de Saint Moritz, quelques peintres italiens, très peu de français et sur la terrasse Richard Strauss qui griffonne une foule de partitions d'un opéra dont la première sera jouée cet automne « Ariadne auf Naxos ».

Le dîner est raffiné et les grandes fenêtres ouvertes laissent pénétrer une relative, mais agréable fraîcheur.

Lorsque Francesca a terminé son dessert, les amants font une promenade romantique dans les magnifiques jardins de l'hôtel avant de

rejoindre leur chambre préparée par le service impeccable de l'hôtel, le grand lit les invitant aux jeux nocturnes qu'ils affectionnent.

Le lendemain, Ludwig, récupère sa voiture soigneusement nettoyée par le mécanicien de l'hôtel.

Ils vont jusqu'à Sils Maria à environ une demi-heure de route et se garent devant la maison où habitait Friedrich Nietzsche et où il écrivit « Ainsi parlait Zarathoustra » il y a une trentaine d'années.

Ils poursuivent leur excursion en montant vers les alpages immortalisés par le triptyque alpin de Segantini, et où Rainer Maria Rilke écrivit cette phrase d'un poème qui sembla inspirer Francesca : « la cueilleuse de roses saisit le bourgeon dru du membre de vie... »

En redescendant, ils s'arrêtent pour prendre un rafraîchissement au Waldhaus et Ludwig, d'humeur romantique, cite Marcel Proust qui a écrit sur Sils Maria « Nous nous sommes aimés dans un village perdu d'Engadine au nom deux fois doux : le rêve des sonorités allemandes s'y mourait dans la volupté des syllabes italiennes »

De retour à l'hôtel, ils se détendent dans les modernes baignoires à eau chaude et mettent en pratique la phrase de Proust.

Après le délicieux dîner, Richard Strauss a convié Wanda Landowska à interpréter quelques morceaux écrits par lui.

Exceptionnellement, elle abandonne son clavecin pour le piano devant un public ravi de cette aubaine.

Un esclandre est évité de justesse, un comte russe passablement éméché semblant plus attiré par le décolleté de Francesca que par les mains de la pianiste ...et les deux amants montent se coucher.

Le lendemain, la route vers Milan est féérique, ces montagnes sous le soleil paraissent directement sorties d'un tableau.

Dès son arrivée, Ludwig confie sa voiture au portier de l'hôtel après avoir accompagné Francesca dans sa famille, et rendez-vous est pris pour une soirée à l'opéra qui a programmé Otello de Giuseppe Verdi.

Ils sont confortablement installés et au lever de rideau lorsque l'Allegro agitato sur un rapide glissando de cordes laisse retentir un formidable coup de tonnerre, la main gauche de Francesca agrippe la main de Ludwig ce qui le fit sourire.

Après un souper au Savini Caffè et une halte à ce nouveau Jamaïca bar, Francesca décide de rester une dernière nuit avec Ludwig malgré les vertes réprimandes dont elle craint de faire l'objet de la part de ses parents.

Passage éclair à Strasbourg

Tôt le lendemain matin, après des adieux bien sensuels, Ludwig prend la route, mais quelques kilomètres après Milan, un bruit assourdissant émane du moteur et la voiture s'arrête. Malgré la science de Ludwig, il doit constater que le moteur a rendu l'âme. « Il y a un nœud de bielles là-dedans »

Il fait tracter la lourde voiture jusqu'au grand garage FIAT et décide de rentrer à Strasbourg par le Simplon Express.

Ce train est un chef-d'œuvre, luxe, calme et volupté. Il circule à travers la Suisse dans un confort parfait.

Les plafonds sont en cuir de Cordoue, les bas-reliefs en cristal Lalique, les tapisseries des Gobelins et les rideaux en velours de Gênes.

L'argenterie et la verrerie des tables du wagon-restaurant laissent présager un déjeuner digne des plus grands restaurants parisiens.

Bien qu'arrivé à Strasbourg tardivement, il se rend au garage Auto Palace de Mathis.

Émile Mathis est désolé de la panne de sa Lorraine-Dietrich et lui propose de monter sur la terrasse du garage où sont exposées les voitures pour lui montrer une merveille.

Juste en face de l'ascenseur hydraulique, une superbe Mercedes noire, semble n'attendre que lui.

Ils ont tôt fait de se mettre d'accord et la voiture sera prête le lendemain matin.

En redescendant au garage, Émile Mathis lui dit de prendre une petite Wanderer qu'il ramènera le lendemain en cherchant sa nouvelle voiture.

En arrivant 65 Zürich Strasse à la Krutenau, il trouve, sur la porte, une convocation des services de police du Kaiser Guillaume II.

Le lendemain, avant de chercher sa voiture, il se rend chez un ami travaillant dans l'administration qui le met en garde.

En effet, les douaniers de Saales ont fait un rapport sur ses multiples déplacements en France, et une enquête à Paris aurait démontré ses nombreux contacts avec des personnes du monde de l'industrie automobile. Il est en fait soupçonné d'espionnage.

Son ami lui conseille de quitter L'Alsace au plus vite...

Il décide de s'installer provisoirement à Paris et téléphone à Francesca pour l'informer. La belle italienne lui propose de l'attendre rue Lepic, elle fera tout pour écourter son séjour à Milan.